

Le texte suivant est tiré de *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée* (Paris, UNESCO : Bureau international d'éducation), vol. XXIII, n° 1-2, 1993, p. 69-100.

©UNESCO : Bureau international d'éducation, 2000

Ce document peut être reproduit librement, à condition d'en mentionner la source.

ANDRÉS BELLO

(1781-1865)

*Gregorio Weinberg*¹

André Bello est une figure exemplaire de l'histoire de la culture en Amérique latine : ce fut l'un des éducateurs les plus importants du XIX^e siècle et il est considéré comme le plus grand humaniste de cette période. Sa personnalité équilibrée, sa vie austère d'érudite font de lui un véritable Maître — terme qui revêt en espagnol de nombreuses acceptions, depuis le sens de « personne qui enseigne dans une école primaire » jusqu'à celui, très élogieux, de « personne d'un très grand mérite ». Écrit avec une majuscule, il constitue en outre une marque de déférence à l'égard d'une personnalité éminente, d'un modèle hors du commun. Dans le cas d'Andrés Bello, toutes ces acceptions se conjuguent. Son œuvre immense et durable révèle l'intérêt qu'il a porté à l'école primaire et, plus encore, à l'université. Il fut en outre un grammairien, un juriste, un philosophe et un homme politique. Il naquit au Venezuela, mais les aléas de l'histoire de nos pays au début du XIX^e siècle le conduisirent à Londres, où il demeura pendant une vingtaine d'années avant de s'établir au Chili. L'ampleur de son œuvre et l'influence qu'il n'a cessé d'exercer lui ont conféré un grand prestige sur tout le continent latino-américain et expliquent que de nos jours, fait assez exceptionnel, tous les hispanophones se réclament de lui. Son rayonnement est tel que même des accords internationaux de caractère éducatif et culturel portent son nom.

Sa vie au Venezuela

Andrés Bello naît à Caracas le 29 novembre 1781. Les années de son enfance et de son adolescence s'écoulaient dans un milieu relativement aisé et cultivé, où il s'adonne de bonne heure au plaisir de la lecture et où il se met rapidement à l'étude du français, puis de l'anglais. Concrètement, nous savons qu'il reçoit, le 9 mai 1800, le grade de bachelier ès lettres, mais il y a, à cette époque de sa vie, un autre événement plus important peut-être. Quelques mois plus tôt, en effet, il fait la connaissance d'un étranger dont la présence dans la ville a un grand retentissement et dont la rencontre laisse, dans l'esprit de l'étudiant encore jeune et timide qui l'approche, une marque indélébile : cet homme n'est autre qu'Alexandre von Humboldt, déjà paré de tout le prestige que lui valent une culture extraordinaire par rapport à son entourage et, surtout, son immense curiosité et ses préoccupations intellectuelles.

Pour augmenter ses maigres ressources, Bello commence à donner chez lui des leçons particulières à un groupe d'adolescents, parmi lesquels figure Simón Bolívar, appelé par la suite à une si haute destinée. Des dizaines d'années plus tard, la scène se répétera à Santiago du Chili où Bello, dans son bureau encombré de livres de toutes les disciplines imaginables, transmettra son savoir à d'autres jeunes gens qui nourrissent des préoccupations analogues à celles de leur prédécesseurs et dont certains entreront bientôt dans l'histoire. Grâce aux témoignages de tous ceux qui furent ses élèves à différentes périodes de sa vie, nous savons que ses dons pédagogiques et ses qualités humaines furent hors du commun.

Peu de temps après, il est engagé dans l'administration coloniale, ce qui lui permet d'avoir une situation matérielle stable. Par son ardeur au travail, son esprit d'initiative et sa connaissance des langues, il devient progressivement indispensable pour assurer la traduction des nouvelles, parfois inquiétantes, qui parviennent d'Europe. Les événements de la vieille Europe commençaient alors à avoir des échos de plus en plus forts dans le Nouveau Monde, mais les informations les plus importantes n'étaient pas toujours rédigées en espagnol, l'unique langue que les autorités semblaient dominer. Dans le même temps, les intérêts intellectuels de Bello s'affirment : il commence à collaborer à la *Gazeta* de Caracas, premier journal publié dans sa ville natale. C'est ainsi que des écrits d'une certaine vigueur associent rapidement son nom aux premières aventures du monde de l'édition : il rédige une brochure intitulée *Calendario manual y guía universal de forastero en Venezuela para el año de 1810*, ainsi qu'une histoire succincte du Venezuela, *Resumen de historia de Venezuela*, où Mariano Picón Salas croit déceler l'influence des idées de Humboldt.

De cette époque datent également ses premières œuvres poétiques, où il donne libre cours à son lyrisme. E. Rodríguez Monegal y relève « une grande maîtrise du style néo-classique par le jeune poète ; une application à l'Amérique de l'humanisme du XVI^e siècle qui traduit déjà une vision globale du continent ; l'indice, très perceptible dans certains vers, d'une observation directe de la nature — nature qu'il évoque dans un style néo-classique, mais selon une perspective authentiquement américaine ». Nous assistons ici à l'éclosion du génie littéraire de l'écrivain qui contribuera tellement, tout au long de son existence, à l'émancipation intellectuelle du continent. C'est là un aspect capital de son œuvre dont il importe de souligner l'importance.

Ses fonctions, son expérience, ses antécédents et, nous l'avons dit, sa connaissance des langues lui valent de faire partie de la mission diplomatique dépêchée par la junte conservatrice à Londres et dirigée par Simón Bolívar et Luis Loupe Méndez. Une longue amitié le liera à son ancien élève. Elle ne sera certes pas toujours sans nuages, mais les témoignages de leur affection mutuelle abondent. Ainsi, dans une lettre envoyée de Quito le 27 avril 1829 à José Fernández Madrid, qui se trouve alors à Londres, Bolívar se déclare très préoccupé « par la misérable situation financière de cette légation. L'impécuniosité a contraint notre digne ami, Andrés Bello, à y survivre à force de privations. [...] Persuadez Bello que la Colombie est encore le meilleur pays d'Amérique ; s'il y souhaite un emploi, qu'il le dise, et on lui donnera un bon poste. Chacun doit placer sa patrie au-dessus de tout et Bello mérite d'exercer de hautes fonctions dans la sienne. Je sais à quel point ce natif de Caracas, qui est mon contemporain, est un homme supérieur : il a été mon maître alors que nous avions le même âge ; je l'aimais et le respectais. Sa réserve nous a tenus quelque peu éloignés ; c'est pourquoi je souhaite me réconcilier avec lui, en d'autres termes, le convaincre de s'établir en Colombie ». Mais ce message avait été envoyé trop tard ; Bello avait déjà quitté Londres pour le Chili.

Parmi les diverses caractéristiques et influences de cette phase de sa vie, nous n'avons voulu souligner ici que les liens de Bello avec Humboldt et Bolívar en raison de l'empreinte profonde que l'un et l'autre devaient laisser en lui.

Pour parfaire ce portrait, qu'il nous soit permis d'évoquer sans plus attendre, et d'analyser brièvement, deux traits de la personnalité de Bello qui n'ont pas toujours été bien compris. Le premier est son humanisme, qui, contrairement à ce que l'on suppose, n'a rien à voir avec celui des érudits sclérosés du XVI^e siècle, pénétrés d'auteurs latins et empêtrés dans un grec qu'ils ne maniaient déjà plus avec aisance. Le deuxième est son conservatisme, qu'on lui a aussi reproché.

Pour éclairer la nature de son humanisme, il suffit de citer cette description succincte et remarquable donnée par Angel Rosenblat : « Andrés Bello est sans nul doute le premier humaniste de notre Amérique, une sorte de Goethe hispano-américain, à une époque où

l'humanisme était encore le père de la science, et où l'humaniste, à la fois philosophe, historien, poète, juriste et grammairien, s'occupait aussi bien de la vie spirituelle que des mystères de la nature. » Ajoutons qu'il était un humaniste pleinement engagé dans l'histoire de son temps.

Le conservatisme modernisant de Bello — que l'on peut, d'une certaine manière, légitimement assimiler à une conception immobiliste ou traditionaliste de la société — doit incontestablement beaucoup au rapprochement qu'il a dû opérer entre ce qu'il observait en Grande-Bretagne et les événements du continent latino-américain. Au cours de son long séjour à Londres, il fut témoin du gigantesque effort déployé par la Grande-Bretagne pour réaménager ses institutions de manière à répondre aux grandes mutations économiques et sociales entraînées par la révolution agricole et industrielle. Cette évolution soulignait à son tour l'importance de la science et de la technique dans l'édification de l'avenir ; en outre, le rôle joué par la Grande-Bretagne dans l'équilibre nouveau et précaire qui s'instaurait alors dans les relations internationales a dû préoccuper Bello, car cette situation n'était pas étrangère aux bouleversements du Nouveau Monde.

Toujours soucieux des destinées de l'Amérique latine, déchirée et appauvrie par les longues guerres civiles qui en étaient venues à menacer son existence même, Bello a dû entrevoir, dans la voie originale suivie par la Grande-Bretagne, une formule qui pourrait permettre aux nouveaux États de canaliser à leur profit ce trop-plein d'énergie. D'où, sans doute, cette idée de Bello que l'ordre établi, lorsqu'il est menacé, doit être non pas renversé, mais restauré au plus vite par le recours à des instruments appropriés : l'éducation, la législation et le commerce. Certes, ses idées ne furent pas toujours partagées par ses contemporains, dont beaucoup le combattirent avec respect mais avec véhémence. En effet, ce débat mettait en jeu des philosophies différentes de l'histoire et de la vie. Compte tenu du cours que prirent les événements, on est à l'évidence en droit de penser que l'apport de Bello fut des plus précieux. Mais ce ne furent pas là les raisons décisives de sa gloire ; celle-ci tient légitimement à son génie, à l'ampleur et à l'intérêt durable de son œuvre écrite, à l'importance de son magistère, et à son influence.

Sa vie en Angleterre

En débarquant à Portsmouth le 11 juillet 1810, Andrés Bello, qui, nous l'avons vu, était attaché à la mission dirigée par Simón Bolívar et Luis Lopez Méndez, n'aurait pu imaginer que les circonstances le contraindraient à rester près de vingt ans en Grande-Bretagne. Ce fut une période fertile en désagréments et en difficultés économiques, mais également très stimulante et propice au mûrissement de son talent. Vicente Llorens Castillo, dans son ouvrage *Liberales y románticos. Una emigración española en Inglaterra*, dépeint de manière très documentée la condition des émigrés libéraux de la péninsule Ibérique, condamnés pour de longues années à une « vie obscure de misère, d'espérances et de déceptions ». Tel fut aussi assurément le sort de nombreux Latino-Américains, partagé par Bello : ils avaient rompu, par la force des choses, leurs attaches avec leur patrie, étaient dépourvus de ressources et incertains de l'avenir, ce qui leur faisait craindre d'autant plus la reconstitution des mouvements favorables à la restauration. Du point de vue intellectuel, toutefois, la situation — abstraction faite des méfiances qui minaient la bonne entente entre les « exilés » — pouvait être stimulante et féconde pour ceux qui étaient disposés à se soumettre humblement à un difficile apprentissage politique et culturel dans un milieu nouveau et dans une langue qui n'était pas la leur. Quantité d'hommes de talent, appelés à jouer un grand rôle, séjournèrent ainsi en Grande-Bretagne. Bello établit des liens durables avec beaucoup d'entre eux, comme l'attestent les multiples témoignages, directs ou indirects, qui nous sont parvenus. Il fit la connaissance de Francisco de Miranda, de José de San Martín, de José María Blanco White, de Bartolomé José Gallardo,

d'Antonio José de Irisarri, de Servando Teresa de Mier, de José Joaquín de Olmedo, de Vicente Rocafuerte et de beaucoup d'autres, dont le nom est, à lui seul, évocateur.

Le recueil des lettres adressées à Bello entre 1810 et 1829 (*Cartas a Bello en Londres, 1810-1829*), publié sous la direction de Sergio Fernández Larrain, nous livre des témoignages intéressants et parfois émouvants de cette époque. Nous connaissons également les relations que Bello a entretenues avec James Mill, qui put, en une occasion, aider matériellement l'écrivain vénézuélien en le chargeant de déchiffrer les manuscrits ardues de Bentham. De toute manière, les maigres émoluments que Bello recevait très irrégulièrement à titre de secrétaire de quelque mission diplomatique latino-américaine et les modiques subsides que lui versaient quelques pays (ainsi, le gouvernement argentin lui fit parvenir une fois un don de 150 livres sterling, assorti de la promesse, qui ne devait pas être tenue en raison des circonstances, de renouveler cet envoi tous les ans) ne lui permettaient pas de survivre. Pour compléter ses très modiques ressources, il donnait des leçons particulières et assurait la mise au point de textes (c'est ainsi qu'il révisa la version espagnole de la Bible); encore ces travaux lui permettaient-ils à peine d'atteindre un niveau de vie convenable.

Quoi qu'il en soit, Bello vécut alors intensément un moment très particulier de la transformation du Vieux Monde, notamment de l'Angleterre. Si la place nous manque ici pour en parler dans le détail, nous nous croyons cependant fondés à évoquer, sans tenter d'y mettre un ordre logique, une série de facteurs, d'acteurs et d'éléments d'importance très inégale, mais qui ont tous trait à l'expérience londonienne de Bello. Citons ainsi les nouvelles qui lui parvenaient sur les vicissitudes de l'épopée de l'émancipation latino-américaine — déclarations d'indépendance, mouvements de restauration, Ayacucho, Congrès de Panamá, reconnaissance de certains pays latino-américains par les États-Unis — et, en Europe, le Congrès de Vienne et le romantisme. Pour ce qui est en particulier de la Grande-Bretagne, sa population atteint alors les 20 millions d'habitants, sa production de charbon s'élève à 8 millions de tonnes et sa flotte marchande, qui comprend déjà des navires à vapeur, totalise quelque 2,5 millions de tonnes. La métallurgie et le secteur textile s'y développent à un rythme sans précédent et — comme cela était à prévoir — la presse est à son tour touchée par l'industrialisation. Quelques années plus tard, les quotidiens et les revues se multiplient et l'augmentation de leur tirage s'accompagne d'une baisse de leur prix ; le *Manchester Guardian*, le *Sunday Times*, l'*Evening Standard* et la *Westminster Review* datent de cette époque. Londres devient la première ville à compter un million d'habitants et au grand éblouissement, des Anglais et des étrangers, à partir de 1812, l'éclairage au gaz, merveille des merveilles, rend ses rues plus praticables et plus sûres. On y discute d'auteurs, d'idées, de livres ; on y entend parler de Humboldt, ce génie précoce que Bello a connu à Caracas, de Goethe, de Byron, de Shelley, de Malthus, de Ricardo ; on y débat de l'autorité, de la démocratie, du libéralisme ; les nouvelles du continent latino-américain semblent indiquer que le principe de la nationalité l'emporte sur celui de la légitimité.

Malgré les contraintes et sans négliger pour autant les événements, importants ou non, qui se déroulent autour de lui, seul ou aidé de quelques collaborateurs, Bello se lance dans des activités culturelles de grande envergure dont l'influence se fait encore sentir aujourd'hui. Ainsi, avec Juan García del Río, il fonde la *Biblioteca Americana* (1823) qui constitue, comme l'a dit Rafael Caldera dans son « hommage » sur lequel s'ouvre la réédition en fac-similé encore utilisé de nos jours, « la première et la plus ambitieuse œuvre culturelle éminemment américaine » jamais entreprise à partir de l'Europe. Conçue par un petit groupe d'hommes formés dans le Nouveau Monde, la revue était destinée à tous les peuples frères d'Amérique, afin de contribuer à la « diffusion des fruits authentiques et durables du savoir et d'une liberté rationnelle ». Il suffit d'en parcourir rapidement les pages pour se rendre compte de la variété des préoccupations de ses intrépides auteurs : littérature, arts, sciences, techniques, documents historiques, etc., et les propos cités plus haut indiquent suffisamment l'esprit qui animait cette

courageuse entreprise. La première livraison s'ouvrait sur l'*Alocución a la poesía* d'Andrés Bello lui-même, qui figure aujourd'hui dans toutes les anthologies. Les initiatives se poursuivirent, avec par exemple la publication du *Repertorio Americano* (1826-2827). Fait admirable, Bello, en plus des efforts ardues qu'il lui a fallu déployer pour survivre, a toujours été disposé à consacrer une bonne partie de son temps à des activités liées — directement ou indirectement — à l'*émancipation intellectuelle du Nouveau Monde*. Mais dans ce milieu (et peut-être est-ce là un de ses traits les plus caractéristiques), il vit avec ferveur ce climat de bouillonnement intellectuel où germent et se propagent idées nouvelles, initiatives, préoccupations et découvertes. C'est là qu'il forge peu à peu sa personnalité, qu'il accumule une masse impressionnante de connaissances, qu'il perfectionne ses méthodes, qu'il aiguise sa sensibilité, qu'il découvre, compare et rêve ; à la faveur d'une vie intérieure intense, il sent au plus profond de son être se décanter peu à peu une sagesse, à la fois robuste et raffinée, qu'il pourra peut-être un jour mettre au service de sa patrie.

Parmi les nombreux éléments qui contribuèrent à sa solide culture figurent, par exemple, l'empirisme, l'utilitarisme et également le « radicalisme » anglais. Au cours de son long séjour sur les rives de la Tamise, il s'est familiarisé avec ces courants de pensée non seulement par une fréquentation assidue de la bibliothèque du British Museum et la lecture de nombreuses revues, mais aussi, plus directement, par ses relations avec des théoriciens tels que James Mill, que nous avons déjà mentionné. Ces doctrines avaient alors très peu d'adeptes parmi les Latino-Américains, qui en étaient venus, presque imperceptiblement, à abandonner la philosophie des Lumières pour s'intéresser aux théories des Idéologues, avec toujours, en toile de fond, la pensée traditionnelle. Peut-être la connaissance que Bello avait de ces mouvements explique-t-elle, au moins en partie, l'intérêt qu'il n'a cessé de porter aux sciences physiques et naturelles. Bien entendu, ces questions étaient dans l'air, sous l'influence de la grande révolution agricole et industrielle qui gagnait peu à peu du terrain, provoquant de profonds changements dans les conditions de vie et les habitudes des ruraux comme des citadins. Ce sont sans doute ces influences qui l'ont incité, plus tard, à rédiger *Cosmografía* et de nombreux articles, tels ceux qui sont recueillis dans le tome XX de ses œuvres complètes et dont certains, publiés dans le *Repertorio Americano*, témoignent déjà de l'admiration que Bello éprouvait pour l'œuvre de Humboldt et qui ne devait jamais se démentir. Il fera paraître beaucoup d'autres articles, par la suite, dans *El Araucano* (cf. les numéros du 16 et du 30 août 1831 et du 21 janvier 1832) ; dans l'un d'eux, il souligne par exemple qu'« il est indispensable de compléter l'enseignement préparatoire par un cours de physique, car sans aucune idée de ce qu'est la nature, le champ d'application des connaissances acquises est très restreint... ». Avant de poursuivre, notons à ce propos que ses préoccupations scientifiques ont été quelque peu négligées jusqu'à présent, alors qu'elles sont, à notre avis, d'un intérêt capital pour la compréhension de sa formation et de son activité pédagogique. Les influences philosophiques que nous avons déjà signalées et certaines autres, comme celles de l'école éclectique et de l'école écossaise, sont perceptibles dans *Filosofía del entendimiento*. Nous ne saurions analyser ici cet ouvrage en détail ; bornons-nous à rappeler le jugement autorisé de José Gaos : « C'est sans doute l'œuvre la plus importante de son genre de la littérature américaine. »

Toute son existence a été placée, jusque-là, sous le signe de l'incertitude. Nombreuses sont les démarches et les tentatives qu'il a faites auprès des autorités et de ses amis du Río de la Plata ou de la Nouvelle-Grenade pour retourner dans le Nouveau Monde, leurs exposant sa situation et ses difficultés ; pendant de longues années, ces efforts ont été vains. Cependant, ses relations avec Mariano de Egaña, que certains malentendus avaient compromises au début, finirent par déboucher sur une amitié sincère. Convaincu de l'intérêt que pourraient présenter pour le Chili les capacités et l'expérience du modeste secrétaire de légation, Mariano de Egaña propose au Ministre des relations extérieures de son pays de l'engager.

Une fois conclus les arrangements relatifs à son voyage vers l'Amérique du Sud, Bello se dispose à aller prendre ses nouvelles fonctions dans un pays où il n'a encore jamais séjourné. Le passage suivant d'une lettre rédigée la veille de son départ et citée par Rodriguez Monegal exprime admirablement l'ambivalence de ses sentiments : « ... j'attends avec impatience que le jour se lève pour quitter cette ville qui m'est odieuse à tant de titres, mais qui est digne de mon amour à tant d'autres ».

Au terme d'une longue traversée, il arrive à Santiago, accompagné de sa famille et de ses livres. Bello, presque quinquagénaire, commence une nouvelle vie.

Sa vie au Chili

Lorsque Andrés Bello arrive à Valparaíso le 25 juin 1829, le Chili traverse un moment exceptionnel de son histoire : à de profondes transformations de sa structure socio-économique et politico-institutionnelle s'ajoutent d'importants changements touchant la vie culturelle et le système éducatif. C'est l'époque de la grande expansion de l'industrie minière, qui dynamise toute l'économie. Cette richesse quasi inespérée permet en un certain sens de rétablir un climat plus stable, dans lequel s'instaure rapidement un nouvel équilibre entre les divers groupes d'intérêts, ruraux ou commerciaux. La bataille de Lircay marque la fin d'un cycle : à la suite de la défaite des libéraux (dits « pipiolos ») par les conservateurs (dits « pelucones »), le général Joaquín Prieto prend le pouvoir et, assisté de Diego Portales comme ministre, applique un programme consistant fondamentalement à rétablir l'ordre et l'autorité. La Constitution de 1833, centralisatrice et assortie d'un système de suffrage restreint, s'écarte sensiblement de la précédente, plus démocratique. Le nouveau modèle favorisera les milieux conservateurs traditionnels, mais, comme nous l'avons dit, il profitera aussi, en fait, à tous les secteurs productifs, car le régime républicain autoritaire de type présidentiel qu'il instaure consolide l'ordre, organise les finances publiques et jure l'indiscipline de l'armée, jusqu'alors facteur d'instabilité.

La victoire remportée dans la guerre contre la Confédération péruvienne-bolivienne (déclenchée par Portales, qui fut assassiné à la veille de l'ouverture des hostilités) contribue, elle aussi, au renforcement des institutions chiliennes. À la pacification succède une étape d'incontestable prospérité et de prudente libéralisation, laquelle permet de moderniser les institutions et crée en outre un climat de nature à attirer intellectuels et hommes de science (Andrés Bello, José Joaquín de Mora, Guillermo Blest, Leopoldo Sazie, etc.). La stabilité et les garanties démocratiques exercent un attrait sur de nombreux exilés politiques, originaires essentiellement des pays limitrophes (Juan García del Río, Juan Carlos Gómez, Domingo F. Sarmiento, Vicente F. López, Juan B. Alberdi, etc.), qui joueront un rôle aussi fécond qu'éminent dans l'enseignement et dans la presse. Pour comprendre les événements ultérieurs, il faut tenir compte de divers facteurs idéologiques et avoir à l'esprit, en ce qui concerne l'éducation, l'existence de l'Institut national, qui dispensait un enseignement supérieur de caractère professionnel, de la vieille Université de San Felipe, qui déclinait peu à peu, et, à un autre niveau, du lycée, imprégné de l'esprit libéral de son directeur J.J. de Mora, ainsi que du collège de Santiago, plus conservateur, dont les orientations étaient déterminées par Andrés Bello. Ajoutons qu'il existait un climat stimulant, entretenu par l'activité des exilés, les publications, de multiples polémiques et nombre d'initiatives destinées à assurer un renouveau intellectuel.

Sans entrer dans le détail, disons que le Vénézuélien Andrés Bello s'est taillé peu à peu, et par son propre mérite, une place de plus en plus importante dans la société chilienne. Sa connaissance très approfondie de différentes disciplines, et surtout sa formation très solide lui ont permis de jouer un rôle éminent dans la vie politico-institutionnelle du pays, en tant que sénateur et haut fonctionnaire de la Chancellerie, dans le journalisme, comme collaborateur

fidèle de la presse militante, en particulier d'*El Araucano*, et — point le plus important pour notre propos — dans les domaines de l'éducation et de la culture, en sa qualité de recteur de l'université et d'auteur d'ouvrages d'un intérêt durable et d'une portée aux dimensions du continent latino-américain — *Gramatica de la lengua castellana destinada al uso de los americanos*, *Principios de derecho internacional*, *Proyecto del Código Civil* et *Filosofía del entendimiento* par exemple, pour ne citer que quelques-uns de ses principaux écrits touchant différentes disciplines, et sans même parler de son remarquable travail de critique et de création littéraires.

L'université

L'Université du Chili a été créée en application des articles 153 et 154 de la Constitution de 1833, par une loi promulguée le 19 novembre 1842. Répondant à une conception centralisatrice et au modèle généralement qualifié de « napoléonien », elle devait être l'organe directeur de toutes les activités éducatives aux divers niveaux, une sorte de Ministère de l'instruction publique, ou de l'éducation, pour employer un vocable plus moderne. C'est ainsi que furent jetées les bases de la mission éducatrice de l'État.

Cette institution de hautes études, on ne saurait trop le souligner, faisait donc fonction d'organe suprême chargé d'élaborer les politiques éducatives et d'organiser les établissements d'enseignement. L'Université du Chili avait en outre pour particularité de ne pas dispenser elle-même d'enseignement, son rôle se limitant à l'inspection et à la nomination des maîtres.

Au terme d'un long déclin, qu'il n'y a pas lieu de retracer ici, la vieille Université de San Felipe fut remplacée par une nouvelle institution, inaugurée fastueusement le 17 septembre 1843. Mais, contrairement à ce que l'on affirme habituellement, il n'y a, à notre avis, guère de continuité entre les deux établissements, malgré certaines apparences (intégration des professeurs de l'ancienne université titulaires d'un doctorat dans les facultés pertinentes de la nouvelle université, présence de l'ancien recteur de San Felipe, Juan Francisco Meneses, au Conseil de l'université, etc.). La rupture est franche et la nouvelle université est une création originale, comme le montrerait l'analyse de ses fonctions, de son organisation, de ses objectifs et, surtout, de son esprit. Andrés Bello, dont le rôle dans la gestion de l'université fut décisif, fut nommé recteur et en même temps membre de la Faculté de droit et de sciences politiques, et de la Faculté de lettres et de philosophie.

Le discours prononcé par Bello à l'occasion de l'inauguration de l'Université du Chili est d'une importance toute particulière : il y expose une grande partie de ses idées sur l'éducation, et notamment sur l'enseignement supérieur. Ce discours, d'un niveau théorique et d'une hauteur de vues dignes d'un humaniste de son envergure, est en même temps révélateur d'un effort approfondi de réflexion sur la portée sociale et les problèmes spécifiques de l'institution universitaire telle qu'il la concevait à cette époque-là et dans ce milieu-là, en d'autres termes, d'une pensée bien en prise sur la réalité. Aussi, certains passages ne révèlent-ils tout leur sens que si on les replace dans le contexte particulier où fut prononcé ce discours, réponse implicite à des préoccupations et à des interrogations pressenties. En voici un extrait :

« Les universités et les sociétés littéraires sont-elles un instrument propice à la propagation des Lumières ? J'ai peine à concevoir que l'on puisse se poser cette question à une époque qui est par excellence celle des associations et de la représentation, celle où se multiplient de toutes parts les sociétés d'agriculture, de commerce, d'industrie ou de bienfaisance, celle des gouvernements représentatifs. L'Europe et les États-Unis d'Amérique, notre modèle à tant d'égards, y répondront. » Bello réplique de la sorte à ceux qui, comme le rappelle Miguel Luis Amunátegui, soutenaient encore l'étrange idée que « l'instruction déprave l'âme au lieu de l'élever, favorise des prétentions chimériques et pernicieuses, au lieu d'encourager l'accomplissement de tâches paisibles et honorables ». Bello poursuit en ces

termes : « Si la propagation des connaissances est une de leur raisons d'être les plus importantes, car sans elle les belles-lettres ne seraient que quelques points lumineux au milieu d'épaisses ténèbres, les sociétés, auxquelles nous devons principalement la rapidité de la communication en matière littéraire, rendent des services inestimables au progrès des idées et à l'humanité. Dès qu'une vérité nouvelle germe dans la pensée d'un individu, toute la République des lettres s'en empare. Les érudits d'Allemagne, de France et des États-Unis en apprécient la valeur, les effets et les applications. Sans cette propagation du savoir, les académies et les universités sont autant de réceptacles où ne cessent de s'accumuler tous les acquis scientifiques ; c'est de là qu'ils se répandent le plus facilement dans les différentes classes sociales. C'est précisément à cette fin qu'a été créée l'Université du Chili. Si elle répond aux objectifs de la loi qui l'a instituée sous sa forme nouvelle, si elle répond aux vœux de notre gouvernement, elle sera au premier chef un foyer de rayonnement et de diffusion. »

Mais se préoccuper de l'enseignement supérieur et de l'université ne signifiait nullement, pour Bello, se désintéresser de l'enseignement primaire : « Je suis certainement de ceux qui considèrent l'instruction générale, l'éducation du peuple, comme un des sujets les plus importants de tous ceux qui peuvent retenir l'attention du gouvernement, comme une nécessité primordiale et urgente, comme la base de tout progrès authentique, comme le ciment indispensable des institutions républicaines. [...] Loin de moi l'idée de dire que le fait de cultiver les lettres et les sciences entraîne par lui-même l'extension de l'enseignement élémentaire ; il est incontestable cependant que les sciences et les lettres ont une tendance naturelle à se propager lorsque aucune cause artificielle ne vient en contrarier le courant. [...] Or, la loi, en créant cette nouvelle université, n'a pas voulu se fier exclusivement à cette tendance naturelle du savoir à se propager, étant donné que l'imprimerie lui confère aujourd'hui une vigueur et une rapidité sans précédent ; elle a uni intimement deux sortes d'enseignements ; elle a confié à l'une des sections du corps universitaire la mission particulière de veiller à l'enseignement primaire, d'en observer l'avancement, d'en faciliter l'extension, de contribuer à son progrès... »

Après avoir énoncé ces postulats et expliqué l'articulation du système institué par la loi, Bello développe sa conception de l'université : « L'université étudiera également les caractéristiques de la société chilienne du point de vue économique — domaine qui soulève des problèmes non moins vastes et tout aussi ardues à résoudre. Elle examinera les résultats de la statistique chilienne, contribuera à la développer et lira dans ses chiffres l'expression de nos intérêts matériels. En effet, dans ce domaine comme dans les autres, le programme de l'université est entièrement chilien : si nous empruntons à l'Europe les déductions de la science, c'est pour les appliquer au Chili. Toutes les voies qu'emprunteront les recherches de ses membres et les études de ses élèves convergeront vers un même point : la patrie. » Et Bello de poursuivre : « La médecine étudiera, selon ces mêmes principes, les modifications particulières que le climat, les coutumes et l'alimentation font subir à l'homme chilien ; elle dictera les règles de l'hygiène privée et publique, elle œuvre sans relâche pour arracher aux épidémies le secret de leur origine et de leurs ravages ; elle fera en sorte, dans la mesure du possible, que les moyens élémentaires de conserver et de réparer la santé se diffusent dans les campagnes. Dois-je énumérer maintenant l'intérêt pratique des sciences mathématiques et physiques, leurs applications à une industrie naissante, qui ne recourt qu'à quelques méthodes simples, rudimentaires, sans procédés bien compris, sans machines, sans même certains des outils les plus courants ; leurs applications à une terre veinée de toutes parts de gisements métallifères, à un sol fertile en richesses végétales, en ressources vivrières, à un sol que la science a à peine étudié ? » Néanmoins, il ne faudrait pas confondre « applications pratiques » et « manipulations d'un empirisme aveugle » : en effet, seules « les connaissances générales rendent plus claires et plus précises les connaissances particulières ».

L'humaniste qu'est Bello souligne sans tarder la valeur des disciplines formatives et notamment de l'étude de la langue, qui lui « paraît de la plus haute importance. Je ne plaiderai jamais en faveur d'un purisme exagéré qui condamne toute innovation linguistique ; je crois au contraire que la multitude des idées nouvelles qui passent quotidiennement du cercle des lettrés au grand public exige des termes nouveaux qui en rendent compte. [...] On peut développer la langue, on peut l'enrichir, on peut l'adapter à tous les exigences de la société, voire à celles de la mode, qui exerce un empire incontestable sur la littérature, sans l'adultérer, sans forcer ses tournures, sans faire violence à son génie ».

Bello avait déjà évoquée auparavant la responsabilité politique qui incombait à l'université dans la consolidation des institutions et indiqué la condition préalable à remplir : « Nous devons la purger de tous les vices qu'elle a contractés sous l'influence maléfique du despotisme. »

Ces quelques extraits du discours historique de Bello se passent de commentaires. Notons cependant qu'il s'en dégage une image bien différente de celle, inexacte, que l'on se fait ordinairement de Bello en voyant en lui un homme plus épris des lettres que des sciences, s'intéressant davantage aux idées et aux théories qu'à leurs applications pratiques, plus soucieux de l'enseignement supérieur que de l'éducation populaire. Elle diffère surtout de l'opinion courante selon laquelle il aurait été d'un strict conservatisme en matière linguistique.

La portée de certaines idées risque de ne pas être bien comprise si on ne les replace pas dans leur contexte historique, d'autant que plusieurs d'entre elles ont fini par faire partie de l'arsenal théorique des philosophes de l'éducation, au point de paraître « naturelles ».

Le discours prononcé par Diego Barros Arana à l'occasion du 50^e anniversaire de la création de l'Université du Chili est significatif à cet égard : « Certains croyaient qu'en proclamant la liberté de discussion, l'université allait mettre en péril les idées traditionnelles qu'ils considéraient comme étant à la base même de l'ordre social. D'autres soutenaient que la nouvelle institution, en imposant ses doctrines, allait arrêter l'essor de la pensée et devenir, plus ou moins ouvertement, le pilier de l'ordre intellectuel vétuste que la révolution politique et sociale de 1810 n'était pas parvenue à changer. Andrés Bello s'est employé à démontrer qu'entre ces deux extrêmes, un vaste champ d'action s'offrait à l'université et il a imprimé au mouvement universitaire la seule orientation conciliable à l'époque avec l'état rudimentaire de notre culture intellectuelle. Le travail d'initiateur qu'il a accompli devait ouvrir la voie à un progrès plus ferme et plus soutenu. »

L'enseignement primaire

L'intérêt de Bello pour l'enseignement élémentaire remonte à loin. Sans vouloir en retracer la genèse, rappelons cependant l'article très révélateur cité par J.C. Jobet (*El Araucano*, 5 et 12 août 1836) : « Le droit des gouvernements à intervenir dans un domaine d'une telle importance ne saurait être sous-estimé. Encourager la création d'établissements publics destinés à une petite fraction de la population, ce n'est pas promouvoir l'éducation, car il ne suffit pas de former des hommes en vue de l'exercice de hautes fonctions ; il faut aussi former des citoyens utiles, il faut améliorer la société, et l'on n'y parviendra qu'en mettant le progrès à la portée du plus grand nombre. A quoi cela nous servira-t-il d'avoir des orateurs, des jurisconsultes et des hommes d'État si les masses vivent plongées dans les ténèbres de l'ignorance et ne peuvent ni jouer le rôle qui leur revient dans la marche des affaires et dans la création de richesses, ni s'assurer le bien-être qui est dû à la grande majorité des membres d'une nation ? Ne pas se préoccuper des moyens les plus aptes à éduquer les masses, c'est se désintéresser de la prospérité nationale... » Cette préoccupation, qui témoigne d'une grande largeur de vues, s'est traduite par plusieurs initiatives remarquables. Citons simplement, à titre d'exemple, l'organisation d'un concours destiné à récompenser le meilleur ouvrage traitant des

sujets suivants : « 1. Influence de l'enseignement primaire sur les coutumes, la morale publique, l'industrie et le développement de la prospérité nationale dans son ensemble ; 2. Mode d'organisation de cet enseignement, compte tenu des besoins du pays ; 3. Système à adopter pour assurer à cet enseignement les ressources financières nécessaires. » Les résultats de ce concours sont bien connus et nous les avons analysés en détail en une autre occasion ; le premier prix fut décerné à Miguel Luis et à Gregorio Victor Amunátegui pour leur ouvrage *De la instrucción primaria : lo que es, lo que debería ser*, et le second, à Domingo F. Sarmiento, pour son étude *Educación común*, œuvre s qui ont exercé à leur tour une influence considérable sur le développement de l'enseignement primaire au Chili.

Autres préoccupations relatives à l'éducation

Bello s'est également préoccupé de l'enseignement secondaire dont il avait une conception tout à fait moderne, puisqu'il déclarait qu'il fallait veiller à ne pas le considérer comme « une simple étape préparatoire à l'exercice d'une profession, ni comme un moyen d'entrer à l'université, ni comme une fin en soi ».

Pour exposer de manière exhaustive les conceptions de Bello en matière d'éducation, il faudrait également décrire en détail l'intérêt qu'il portait à la mise au point d'une pédagogie qui serait proprement américaine, aux liens généraux entre l'éducation et le travail, aux contenus de l'enseignement et aux méthodes didactiques, à l'établissement de manuels scolaires pour tous les niveaux du système éducatif, à ce que nous appellerions aujourd'hui la vulgarisation scientifique, etc. Il faudrait surtout analyser la conception qu'il avait du droit à l'éducation et des relations entre cette dernière et la production dans la perspective d'une démocratisation constante de la société. Citons simplement ces propos qui résument bien sa pensée : « Les gouvernements républicains ne sont que les représentants et les agents de la volonté nationale. Tenus, à ce titre, d'en respecter les manifestations, jamais ils ne pourront se dégager de l'obligation qu'ils ont de s'employer à atteindre le grand objectif vers lequel tend cette volonté, c'est-à-dire de faire en sorte que les citoyens soient utiles à eux-mêmes et à leurs semblables grâce à l'éducation. D'autre part, le système démocratique représentatif habilite les membres de la collectivité à prendre une part plus ou moins directe aux affaires publiques ; or les peuples ne pourront progresser sur le plan politique que si l'éducation est suffisamment généralisée pour inculquer à chaque citoyen cette connaissance véritable de ses devoirs et de ses droits sans laquelle il ne peut s'acquitter des premiers et attribuer aux seconds le prix qui l'incitera à vouloir les préserver. » En une autre occasion, Bello souligne qu'il faut mettre l'éducation « à la portée de tous les jeunes, quels que soient leurs aptitudes et leur genre de vie, les inciter à s'instruire et faciliter l'acquisition des connaissance en multipliant les établissements d'enseignement et en uniformisant les méthodes. Tels sont les moyens propres à donner à l'éducation l'impulsion de nature à favoriser le plus la prospérité nationale ».

Selon Angel Rosenblat, « la langue est pour Bello l'outil de la formation culturelle », ce qui explique le rôle attribué par l'auteur de *Allocution à la poésie* à l'enseignement de l'espagnol à tous les niveaux du système éducatif. En proposant la création d'une chaire de grammaire espagnole distincte de la chaire de grammaire latine déjà existante, il affirme une position rationaliste face à ceux qui jugent légitime de se consacrer à l'étude de la langue de Virgile, mais s'opposent à ce qu'on accorde le même intérêt à celle de Cervantes, soutenant que la langue maternelle s'apprend « naturellement » et que les règles et les normes sont donc inutiles. (De l'avis de Bello, l'étude du latin et l'apprentissage mnémorique de la langue ne suffisent pas à constituer une éducation moderne solide.) En conférant l'autonomie à l'enseignement de l'espagnol, en établissant des normes en la matière à l'aide de méthodes nouvelles, fondées sur une approche scientifique et non sur le spontanéisme ou l'habitude, il

offre à notre langue le bénéfice d'une souplesse et d'une élégance qu'elle n'aurait pu avoir si elle était restée assujettie au latin ou abandonnée à son sort. Ainsi, les idées de Bello dans ce domaine ont contribué à l'émancipation de l'instrument de communication qui est le nôtre. Rappelons cependant que, pour lui, « émancipation » ne signifie pas nécessairement « rupture », mais « récupération », sur un autre plan, d'une « continuité créatrice » ; sa *Grammaire*, plus avancée alors que celle de l'Académie elle-même, illustre suffisamment ce point de vue. Il n'y a pas lieu de nous étendre ici sur ce sujet, ni sur le souci de Bello d'éviter une fragmentation linguistique de l'espagnol, ni même sur ses nombreux ouvrages de philologie, de grammaire ou de critique (recueillis dans divers volumes de ses *Œuvres complètes*). Ces ouvrages, très connus, ont déjà été analysés en détail et avec beaucoup de pertinence par diverses générations de spécialistes.

Il ne nous semble pas non plus opportun de traiter ici de l'œuvre importante que Bello a accomplie dans le domaine juridique. Pour la comprendre convenablement, il faudrait la replacer dans le contexte de sa conception du monde et de la culture. A cet égard, elle a contribué, comme le rappelle P. Lira Urquieta à « la modernisation des notions d'autorité et d'ordre, qui portaient encore la marque de la rhétorique coloniale. Sans rompre avec la tradition, il a fait aimer le progrès et l'a fait avancer à petits pas ; il a aidé à créer le culte de la loi et à donner ainsi au pays la stabilité politique sans laquelle toute action est condamnée à échouer ou à péricliter ».

Ce sens politique aigu dont témoignent ses idées transparaît déjà dans certains de ses premiers ouvrages, d'un intérêt en apparence limité. Ainsi, en 1830, partant du problème de la publicité des jugements, il élève rapidement le débat pour énoncer un certain nombre de principes généraux, évoquant « l'absence d'harmonie entre les institutions de création récente et les structures anciennes, dont il découle que tout bouleversement ne fera qu'empirer notre situation du simple fait du remplacement d'un système par un autre, et que la meilleure manière de remédier aux inconvénients d'une constitution qui vacille, faute d'avoir eu le temps de se consolider, est de la maintenir à tout prix, de l'améliorer progressivement et surtout d'y adapter les autres aspects de notre organisation politique ». Comme le signale P. Lira Urquieta, que nous citons de nouveau, « on trouve déjà dans ces lignes une ébauche des conceptions de Portales : établir au Chili un gouvernement fort, qui se situerait dans le prolongement de la monarchie mais aurait une forme républicaine ».

Il y aurait également beaucoup à dire à propos des idées de Bello relatives à l'histoire, idées qu'il a exposées dans de nombreux travaux et a confrontées tant de fois à celles de ses disciples, tels notamment José Victorino Larrañaga et Francisco Bilbao, à qui le romantisme social ouvrait de nouveaux horizons. Nous aurions pu évoquer aussi d'autres aspects de son action, par exemple sa participation aux polémiques de l'époque (sur le romantisme, la langue et l'orthographe), dont certaines sont restées célèbres tant par la personnalité de ceux qu'elles opposaient que par le haut niveau des débats théoriques auxquels elles ont donné lieu ; cependant, nous nous serions éloignés, ce faisant, de l'objet essentiel de cet article : montrer le rôle joué par les idées de Bello sur l'éducation à son époque et retracer leur influence.

Bello mourut à Santiago du Chili le 15 octobre 1865.

Note

1. *Gregorio Weinberg (Argentine)*. Professeur honoraire à la Faculté de philosophie et des lettres de l'Université de Buenos Aires, où il a enseigné l'histoire de l'éducation en Argentine et en Amérique latine : Membre de l'Académie nationale de l'éducation, ainsi que de la Commission internationale chargée par l'UNESCO de préparer une nouvelle édition de l'histoire scientifique et culturelle de l'humanité. Chercheur au Conseil national de la recherche scientifique et technique, dont il a été directeur. Ex-directeur de la Bibliothèque nationale. Parmi les publications les plus récentes : *El descontento y la promesa. Ensayos sobre educación y cultura* [Le mécontentement et la promesse.

Essais sur l'éducation et la culture] ; *Modelos educativos en la historia de América latina* [Modèles éducatifs dans l'histoire de l'Amérique latine] (traduit en plusieurs langues), et *Tiempo, destiempo y contratiempo. Ensayos* [A temps, hors temps et à contretemps. Essais].

Œuvres d'Andrés Bello sur l'éducation

Par bonheur, nous disposons d'une admirable édition critique des *Œuvres complètes de Andrés Bello* dont la publication a été entreprise par le Ministère de l'éducation du Venezuela en 1952 et poursuivie ensuite par "La Casa de Bello". Le tome XVIII, *Temas educacionales* [Thèmes éducatifs] (Caracas, 1981) comporte deux volumes, avec une introduction de Luis B. Prieto Figueroa sur "L'œuvre éducative de Andrés Bello".

Sur Andrés Bello et ses idées sur l'éducation

- Avila Martel, A. de. *Reseña histórica de la Universidad de Chile (1622-1979)*. Santiago, Ediciones de la Universidad de Chile, 1979.
- La Casa de Bello, *Bello y Caracas. Primer Congreso del Bicentenario*. Caracas, 1979, 2 vols. Notamment : Ildefonso Leal, "Andrés Bello y la Universidad de Caracas".
- La Casa de Bello, *Bello y Londres. Segundo Congreso del Bicentenario*. Caracas, 1980, 2 vols. Notamment : Alexis Márquez Rodríguez, "Bello y Lancaster".
- La Casa de Bello, *Bello y Chile. Tercer Congreso del Bicentenario*. Caracas, 1981, 2 vol. Notamment : Luis Beltrán Prieto Figueroa, "Andrés Bello educador" ; Enrique Fernández Caldas, "El pensamiento de Bello y la Universidad" ; Germán Arciniegas, "La Universidad de Don Andrés" ; et Roberto Munizaga Aguirre, "Actualidad de Bello para una moderna reorientación de la enseñanza en Latinoamérica".
- La Casa de Bello, *Bello y la América Latina. Cuarto Congreso del Bicentenario*. Caracas, 1982, 1 vol. Notamment : Guillermo Lohmann Villena, "La modernidad de las ideas de Bello sobre la educación" ; Pedro Grases, "Bello, humanista y universitario".
- Jobet, J. C. "Don Andrés Bello, orientador de la enseñanza de la época". Dans *Doctrina y praxis de los educadores representativos chilenos*. Santiago, Ed. Andrés Bello, 1970.
- Labarca, H. A. *Historia de la enseñanza en Chile*. Santiago, Imprenta Universitaria, 1939.
- Lira Urquieta, P. *Andrés Bello*. México, Colección Tierra Firme del Fondo de Cultura Económica, 1948.
- Murillo Rubiera, F. *Andrés Bello: historia de una vida y de una obra*. Préface de Pedro Grases (Annexes à *Obras Completas de Andrés Bello*), Caracas, La Casa de Bello, 1986.
- Rodríguez Monegal, E. *El otro Andrés Bello*. Caracas, Monte Avila Editores, Caracas, 1969.
- Seminario di studi latinoamericani dell'Università di Sassari. *El pensiero pedagogico di Andrés Bello*. Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 1984.
- Universidad nacional autónoma de México, Centro Coordinador y Difusor de Estudios Latinoamericanos. *Nuestra América*, n° 5, "Andrés Bello. Humanismo. Americanismo. Historia", avec des articles par Arturo Uslar Pietri, Gregorio Weinberg, Leopoldo Zea et al. (s.d.).
- Weinberg, G. Plusieurs travaux sur Andrés Bello parus dans : *Sur*. Buenos Aires, n° 175, mai 1949 ; *Imago mundi*. Buenos Aires, n° 3, mars 1954 ; *La Nación*. Buenos Aires, supplément littéraire du 21 mai 1978, et le présent texte, qui reproduit l'article paru dans *Perspectivas*, vol. XIX, n° 1, 1989.